

Le général Sherman à Ste-Anne de Beupré.

(Pour l'Étudiant)

Un soir du mois d'août, 1875, au moment où nous prenions notre récréation accoutumée, nous vîmes s'engager dans l'étroit sentier qui conduisait alors au couvent de Ste-Anne de Beupré, un monsieur accompagné de sa femme et d'un enfant de dix à douze ans. Ce visiteur qui nous était complètement inconnu, de haute stature, et les yeux comme deux foyers ardents, marchait ou plutôt courait appuyé sur deux béquilles. Il n'avait qu'une jambe, l'autre lui avait été enlevée par un boulet, comme nous l'apprenions ensuite. Quelques instants après, nous allions lui offrir de visiter le vieux sanctuaire et de lui faire un petit bout d'histoire sur ce lieu de pèlerinage, et, en même temps, nous apprenions que nous étions en présence d'un héros de la guerre de sécession, le général Sherman. Nos offres furent acceptées avec courtoisie, et, peu après, la conversation était engagée comme entre de vieilles connaissances. L'affabilité du général et de madame Sherman rendait la chose facile ; seule, notre connaissance imparfaite de la langue anglaise paralysait un peu l'entretien de la conversation. N'importe ! comme nous rendions service et que nous pouvions faire du bien, nous nous acquittâmes de notre tâche consciencieusement. Le général, quoique protestant, sembla s'intéresser beaucoup à tout ce qu'il vit, et aux détails qui lui furent donnés sur la relique de Ste-Anne. Autant que nous pûmes en juger par les remarques qu'il nous fit, il n'était pas du tout incrédule à l'endroit des guérisons merveilleuses dont au reste il avait déjà entendu parler. Quant à madame Sherman et son jeune fils, ils connaissaient d'avance tout ce que nous disions, pour la bonne raison qu'ils étaient catholiques tous deux.

Ce dernier fait expliquait la présence du général Sherman dans le petit village de Ste-Anne de Beupré. Nul doute, sans être indiscret, que madame Sherman, qui est une fervente catholique, sœur du général Ewing, de l'Ohio, avait quelque arrière pen-

sée, en conduisant son illustre époux dans ce lieu où les guérisons merveilleuses sont devenues chose naturelle.

Ces visiteurs distingués ne firent pas le voyage comme de simples touristes, car, le lendemain, le jeune Sherman s'approchait de la sainte table avec sa mère.

Plaise à Dieu ! que les prières faites pour le général Sherman et ce qu'il a vu dans cette circonstance, fassent un jour briller à ses yeux la lumière de la vérité. Cette faveur, si Dieu daigne la lui faire, lui vaudra infiniment plus que les victoires qu'il a remportées sur l'ennemi, et les honneurs dont il a été comblé pendant sa carrière.

Le jeune Sherman, après avoir à sa sortie du collège étudié le Droit pendant quelque temps, a dit adieu au monde pour entrer dans l'ordre des Jésuites. Il étudie actuellement au noviciat de Georgetown, et sera ordonné prêtre sous peu. Alors le plus ardent des désirs de sa pieuse mère comme elle nous le disait, aura reçu son entier accomplissement.

L'ABBÉ D. GOSSELIN.

Nov. 1887.

M. LE COMTE DE FALLOUX.

D'une taille élancée, l'œil bleu, les cheveux blonds, la voix harmonieuse, passionné pour les arts, adorant la musique, jouant à ravir la comédie du salon, mais gentilhomme jusqu'au bout des ongles, et même dans l'abandon le plus aimable ayant toujours grand air, il était partout recherché comme un type accompli de cette société française dont la grâce et l'esprit n'ont pas cessé de séduire le monde.

Il parcourut l'Europe, se liant à Vienne, chez la comtesse Bathyanie, l'amie de M. le baron de Maistre, avec le prince de Metternich, le comte Apponyi et l'élite de la noblesse austro-hongroise ; à Rome, avec le prince Odelschachi, les cardinaux en renom et les savants du Collège romain ; à Londres, dans le brillant salon de la belle marquise de Londonderry, avec O'Connell, le duc de Wellington et lord Grey, assistant aux